UNIVERSITY OF AMSTERDAM

UvA-DARE (Digital Academic Repository)

Bibliothèques dans l'Indonésie coloniale

Comment un peuple s'éleva par la lecture

Kuitert, L.

DOI
10.47421/HCL_21_113-133

Publication date
2025

Document Version
Final published version

Published in
Histoire et Civilisation du Livre (Revue)

License
Article 25fa Dutch Copyright Act (https://www.openaccess.nl/en/policies/open-access-in-dutch-copyright-law-taverne-amendment)

Link to publication

Citation for published version (APA):
Kuitert, L. (2025). Bibliothèques dans l'Indonésie coloniale: Comment un peuple s'éleva par la lecture. *Histoire et Civilisation du Livre (Revue)*, *21*, 113-133. https://doi.org/10.47421/HCL_21_113-133

General rights
It is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), other than for strictly personal, individual use, unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

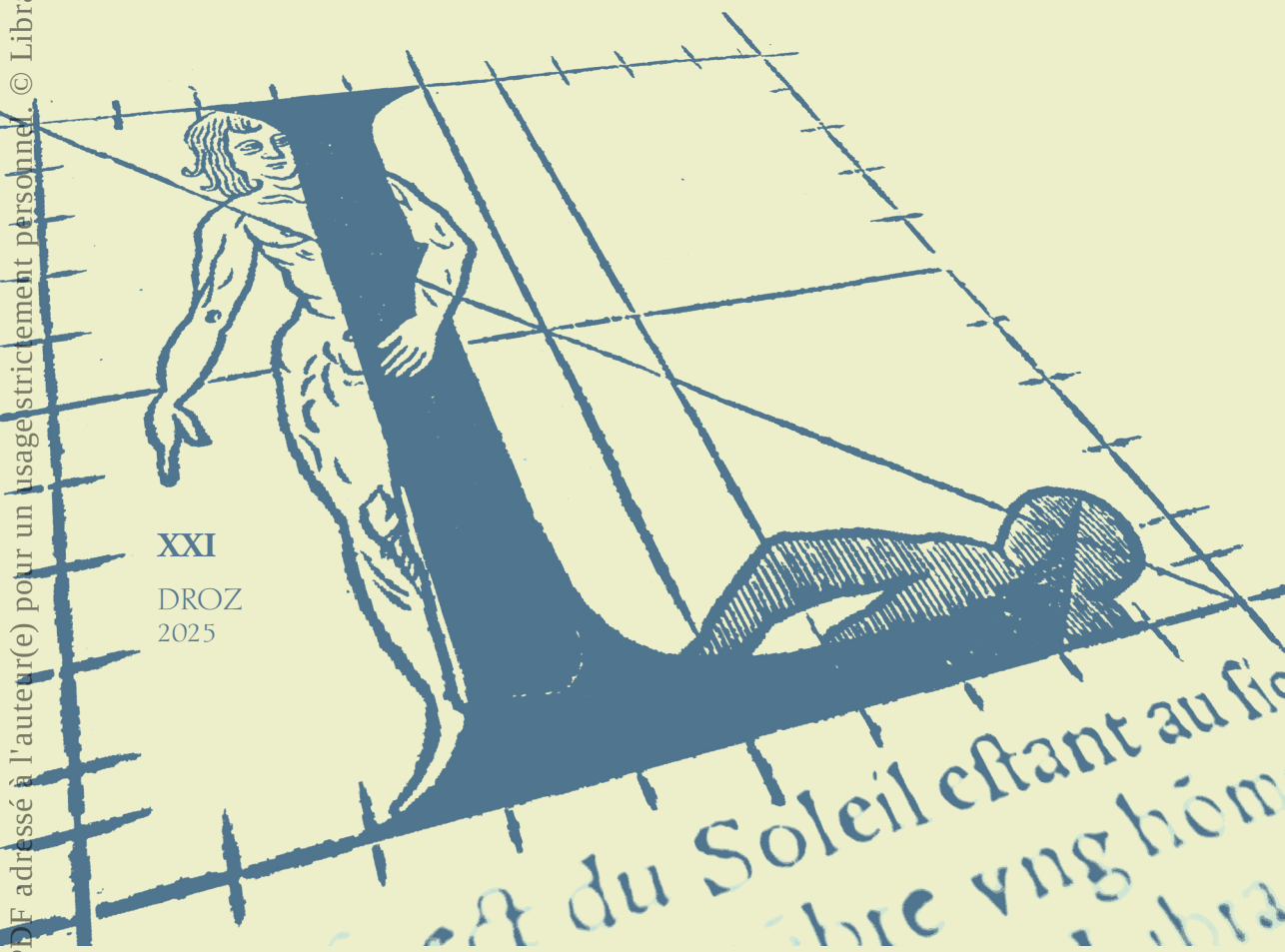
Disclaimer/Complaints regulations
If you believe that digital publication of certain material infringes any of your rights or (privacy) interests, please let the Library know, stating your reasons. In case of a legitimate complaint, the Library will make the material inaccessible and/or remove it from the website. Please Ask the Library: https://uba.uva.nl/en/contact, or a letter to: Library of the University of Amsterdam, Secretariat, P.O. Box 19185, 1000 GD Amsterdam, The Netherlands. You will be contacted as soon as possible.

UvA-DARE is a service provided by the library of the University of Amsterdam (https://dare.uva.nl)

Download date:14 Nov 2026

histoire et civilisation du livre

revue internationale



XXI

DROZ
2025

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

Lisa Kuitert*

Bibliothèques dans l'Indonésie coloniale. Comment un peuple s'éleva par la lecture

Celui qui lit enrichit son esprit. Ce sage propos laisse entendre que l'étude de l'histoire de la lecture va bien au-delà des seules recherches concernant le marché du livre imprimé[1]. Appréhender les cultures de la lecture peut être un moyen d'examiner la manière dont les idées se sont propagées ou dont certains groupes sociaux ont ainsi pu s'émanciper. Rudolf Schenda, dans son livre *Volk ohne Buch*, a fait le lien entre l'élévation du niveau intellectuel des peuples et la révolution[2]. Cette contribution se propose quant à elle d'aborder la culture de la lecture dans l'ancienne colonie des Indes néerlandaises, région qui s'est émancipée en 1945 de la domination néerlandaise et se nomme aujourd'hui l'Indonésie. Elle se limitera aux infrastructures dédiées à la pratique de la lecture. Comment les lecteurs pouvaient-ils accéder aux livres au sein de la colonie ? Et qui étaient ces lecteurs ? J'évoquerai d'abord brièvement l'essor des librairies et des maisons d'édition dans le grand archipel, avant de me concentrer sur les infrastructures facilitant l'accès à la lecture. Est-il possible que ces dernières aient contribué à l'émancipation de la population indonésienne ?

INTRODUCTION : LE COMMERCE DU LIVRE DANS LES INDES NÉERLANDAISES

Pendant longtemps, nos connaissances sur le commerce du livre dans les Indes néerlandaises se sont réduites à peu de chose. C'est ce qui m'a poussée à entamer des recherches sur les librairies et les maisons d'édition dans cette ancienne colonie. L'importance de l'imprimé y est en effet difficile à évaluer. Or des historiens du livre comme Robert Darnton et Roger Chartier ont montré

* Professeur d'histoire du Livre, Université d'Amsterdam, Pays-Bas.

1 Je remercie Louise Perot-Bonnell de l'aide apportée pour la traduction de cet article en français. Cet article est une version augmentée de la section consacrée aux bibliothèques dans : Lisa Kuitert, *Met een drukpers de oceaan over. Koloniale boekcultuur in Nederlands-Indië 1816-1920*, Amsterdam, Prometheus, 2020. La traduction anglaise de cet ouvrage paraîtra en 2025 chez NUS (Singapour) sous le titre : *Print Passages. Colonial Book Culture in the Dutch East Indies.*

2 Rudolf Schenda, *Volk ohne Buch. Studien zur Sozialgeschichte der populären Lesestoffe 1770-1910*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1970.

DOI : 10.47421/HCL_21_113-133

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

à quel point l'imprimé peut être crucial en période de lutte et de révolution[3]. Lorsqu'un texte était imprimé, il n'était pas seulement consigné, il pouvait aussi être largement diffusé. Les Indonésiens connaissaient depuis des siècles une tradition de transmission manuscrite de textes qui étaient notamment lus ou chantés en public. Il n'existait pas de maisons d'édition ou de librairies, mais cela changea au XIX^e^ siècle. Les développements politiques en furent la cause et eurent une influence sur le commerce du livre – et réciproquement.

Vers le milieu du XVII^e^ siècle, une imprimerie s'installa à Batavia pour le compte de la VOC, *Veerenigde Oost-Indische Compagnie* (Compagnie néerlandaise des Indes orientales)[4]. Il s'agissait probablement de la première presse à imprimer de l'archipel. La VOC était une société commerciale privée ayant obtenu du gouvernement néerlandais un monopole pour commercialiser les marchandises en provenance de l'archipel aujourd'hui appelé Indonésie. La VOC possédait la seule presse à imprimer sur place, et la censure était stricte. La production était minimale en raison de la faible quantité de caractères typographiques et de papier. Une deuxième presse arriva pourtant, et en 1809 les deux imprimeries fusionnèrent pour pallier ensemble la pénurie de caractères et de papier. À la suite de cette fusion, l'entreprise prit le nom d'Imprimerie de l'État[5].

À l'époque, parallèlement à cette grande entreprise, on ne recensait que des travaux d'impression réalisés par des missionnaires, qui parfois apportaient une presse à imprimer et faisaient paraître des textes bibliques et d'autres ouvrages religieux sur place, souvent en malais. Les premiers libraires arrivèrent dans la colonie vers 1830 : ils vendaient ou louaient des livres importés, et organisaient également des ventes aux enchères pour les livres laissés par des Néerlandais retournant aux Pays-Bas[6]. Ils commencèrent aussi à publier des manuels scolaires, des ouvrages pratiques, des magazines, etc. La proportion de livres importés peut être retracée assez précisément, car ils devaient être enregistrés, en fonction de leur poids, pour des raisons fiscales. De quel type de livres s'agissait-il ? Nous ne le savons pas, mais il est clair qu'il y en avait une grande quantité. Parallèlement à l'ancienne culture manuscrite des Indonésiens, qui consistait à lire à haute voix des manuscrits décorés, une culture de lecture de textes imprimés s'est développée. Cela concernait principalement des lecteurs d'origine européenne.

---

3 Roger Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 1990. Robert Darnton, Daniel Roche (dir.), *Revolution in Print. The Press in France, 1775-1800*, Berkeley, University of California press, 1989.

4 L. Kuitert, *Met een drukpers de oceaan over…*, *op. cit.*, p. 21-23.

5 *Nota over de Landsdrukkerij te Batavia 1667-1899. Samengesteld uit de Nederlandsch-Indische bibliografie van mr J.A. van der Chijs en uit de Verslagen der Landsdrukkerij*, Batavia, Landsdrukkerij, 1899.

6 L. Kuitert, *Met een drukpers de oceaan over…*, *op. cit.*, p. 57-77.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

En 1816, l'archipel accéda officiellement au statut de colonie des Pays-Bas, ce qui conduisit à l'introduction de diverses réglementations. L'Imprimerie de l'État devint alors partie intégrante du gouvernement et participa à la gestion de la colonie. Ses presses imprimaient, en plus des journaux, des instructions, des règlements, des annuaires et le *Staatsblad* (le « Moniteur »), dans lequel étaient publiés nouvelles lois et décrets. Ce qui sortait de l'Imprimerie d'État représentait l'autorité.

Chaque région avait sa propre langue mais, pour le commerce, seul le malais était utilisé. Cela ne signifiait pas que tous, dans l'archipel, le maîtrisait. Le malais était en effet une *lingua franca*, dont il existait plusieurs variantes. Avant l'arrivée des Néerlandais, les Arabes commerçaient déjà dans l'archipel. Ils apportèrent, en plus de leur foi, l'écriture arabe, qu'ils utilisaient pour écrire en malais et qui se diffusa progressivement en Asie du Sud-Est. Au XIX^e^ siècle, les Indonésiens qui maîtrisaient l'écriture utilisaient donc l'écriture arabe. Toutefois, s'ils avaient appris cette écriture, ils ne maîtrisaient en aucun cas la langue arabe et son vocabulaire. Ainsi la situation linguistique apparaissait-elle très complexe – et cela valait également pour l'impression des textes[7]. Un facteur supplémentaire de complication était qu'en plus de l'écriture arabe et de l'alphabet latin, il existait aussi un alphabet javanais et soundanais (langue de l'ouest de Java). On trouvait en outre de nombreuses autres langues, possédant souvent leurs propres alphabets.

Il est difficile de déterminer combien d'habitants de l'archipel étaient capables de lire, et dans quelle langue. L'école secondaire était une institution européenne, et pour la population locale, il n'existait – sauf exception – qu'un enseignement primaire, auquel une petite partie de la population pouvait accéder. Dans ces écoles dites « *desa-school* », le malais ou bien une langue locale était la langue d'enseignement. La majorité des enfants indonésiens fréquentaient des écoles coraniques, dispensant une éducation religieuse. Le gouvernement colonial n'avait aucun contrôle sur celle-ci.

L'objectif n'était pas que les Indonésiens apprennent le néerlandais, cette langue étant réservée à la couche supérieure européenne et indo-européenne. Le « peuple ordinaire » n'y avait pas accès[8]. Cela eut des conséquences pour l'industrie du livre. Les imprimeurs et éditeurs néerlandais proposaient des livres dans les langues locales pour la population indonésienne. Pourtant, l'alphabétisation restait faible. En 1930, 6 % de la population seulement savait lire et écrire, toutes langues confondues, selon un recensement mené

7 *Ibid.*, p. 133.

8 Sur l'histoire scolaire : Kees Groeneboer, *Weg tot het westen: het Nederlands voor Indië 1600-1950*, Leyde, KITLV, 1993.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

par le gouvernement colonial[9]. Mais 6 % d'une population de 60 millions de personnes, comme celle de la colonie en 1940, cela représentait tout de même 3,5 millions de personnes, marché dans lequel le commerce du livre voyait un potentiel de croissance. En 1920, l'Imprimerie de l'État n'était déjà plus en situation de monopole, mais simplement une imprimerie parmi d'autres. À cette époque, de nombreux imprimeurs et éditeurs publiaient aussi dans d'autres langues que le néerlandais.

Au début, pour les Néerlandais, seuls les profits économiques de la colonie étaient importants. La plupart des Néerlandais et autres Européens (Allemands, entre autres) s'étaient installés dans la colonie pour réaliser des bénéfices grâce aux plantations ou pour exercer leur autorité. On trouvait également des individus animés d'ambitions idéologiques, des missionnaires et des chercheurs. La proportion de femmes européennes resta très faible jusqu'au XX^e^ siècle. De manière générale, le nombre d'Européens installés aux Indes néerlandaises restait plutôt limité : à la fin du XIX^e^ siècle (1893), on comptait 47 140 Néerlandais (Européens), pour 23 973 192 Indonésiens[10].

Vers 1900, à côté de ces intérêts économiques, un espace s'ouvrit pour une politique plus paternaliste, qui visait entre autres à l'élévation du niveau intellectuel des habitants et à l'amélioration des conditions de vie. On donne à cette nouvelle politique le nom de « politique éthique ». C'est la reine Wilhelmina qui en donna le coup d'envoi dans son discours du trône en 1901. Pour l'industrie du livre, cette nouvelle politique constituait un tournant important, car l'éducation pouvait contribuer à l'accroissement du nombre de lecteurs et d'acheteurs de livres. Malgré ses nouvelles orientations éthiques, la politique coloniale resta oppressive, discriminatoire et injuste. L'atmosphère et les relations internes se détériorèrent même, sous l'influence de la discrimination.

Alors qu'aux Pays-Bas la société était hiérarchisée suivant des critères religieux et sociaux, on divisait la société indonésienne en races. La société coloniale établissait des distinctions entre Indonésiens, Indo-Européens, Européens et « étrangers orientaux », ces derniers comprenant notamment les Chinois et les Arabes[11]. Les Chinois étaient relativement nombreux, tandis que les Arabes l'étaient beaucoup moins. Les deux groupes étaient arrivés dans l'archipel pour pratiquer le commerce. Les Indo-Européens, appelés aussi « Indo », étaient les personnes nées aux Indes orientales, souvent de mariages mixtes, mais ayant des racines européennes. Entre 70 et 80 % des Européens recensés dans la

9 Recensement : *Volkstelling 1930* (Batavia, 1933-1934).

10 J. F. A. M. Lelyveld, *Koloniaal onderwijs en onderwijsbeleid in Nederlands-Indië 1893-1942*, Utrecht, Eigen Beheer, 1992.

11 Ulbe Bosma, Remco Raben, *De oude Indische wereld 1500-1920*, Amsterdam, Bert Bakker, 2003.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

colonie au XIX^e siècle étaient indo-européens. En tant que groupe, ils avaient un statut social inférieur à celui des Européens. La majorité des Néerlandais étaient établis à Java et Madura, ces îles étant comme Ambon sous domination néerlandaise ; les autres îles étaient vues comme « périphériques ». Dans toutes ces régions, des libraires s'étaient installés : le nombre de ceux que j'ai pu recenser entre 1830 et 1920 s'élève à 355[12].

Avec l'augmentation des activités d'imprimerie, il est pertinent de se demander comment les livres parvenaient jusque chez les consommateurs. Dans ce vaste pays, de nombreuses villes ne comptaient aucune librairie. De plus, tout le monde n'avait pas les moyens financiers d'acheter un livre. Qui avait donc vraiment accès à la lecture ? Cela reste une question importante car lire n'est pas une activité comme une autre. Si nos pensées et nos réflexions sont aujourd'hui peut-être davantage influencées par la télévision et Internet, il en était autrement au XIX^e siècle. Ce que l'on lisait sur papier influençait la vision du monde. La lecture permettait de révéler des injustices, mais elle pouvait aussi participer à renforcer certains stéréotypes. Elle apportait des connaissances sur l'histoire, sur l'agencement du monde, sur l'oppression coloniale. Il devient alors intéressant d'examiner de plus près les infrastructures ayant permis l'accès à la lecture au sein de la colonie. Les plus importantes de ces infrastructures seront abordées successivement, avant de revenir à la question principale : ont-elles réussi à toucher, voire à émanciper la population indonésienne ?

SOCIÉTÉS DE LECTURE

Aux Pays-Bas, les sociétés de lecture étaient l'une des formes les plus répandues des facilités d'accès à la lecture au XIX^e siècle. Ces sociétés étaient comparables à nos actuels cercles ou clubs de lecture, bien que celles du XIX^e siècle aient souvent eu un caractère plus officiel, avec un nom prestigieux et reconnu, des réunions régulières et un règlement. Il s'agissait souvent d'initiatives privées, dont les archives n'ont généralement pas été conservées. Vers le milieu du XIX^e siècle, on comptait environ une société de lecture pour quelque 8 500 habitants aux Pays-Bas[13]. Qu'en était-il dans les Indes néerlandaises ?

Les données concernant les cercles de lecture proviennent principalement de sources occidentales. On peut ainsi mentionner à Batavia la société « Verpoozing », fondée en 1873 par C. Busken Huet. Un formulaire de ce club

[12] Les noms de ces libraires se trouvent dans l'annexe de L. Kuitert, *Met een drukpers de oceaan over…, op. cit.*, p. 320-330.

[13] Arnold Lubbers, *'Een republiek in het klein'. Noordnederlandse leesgezelschappen en hun lectuurkeuze in het Verenigd Koninkrijk der Nederlanden 1815-1830*, thèse, université d'Amsterdam, 2014, p. 127.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

a été conservé : les noms des membres y étaient pré-imprimés, on y notait à quelle date un membre recevait un livre et le retournait. Ce cercle comptait, avec Huet, quinze membres[14]. Les livres lus par ce groupe étaient commandés aux Pays-Bas et expédiés par bateau vers la colonie. Les règlements d'autres sociétés ont été conservés, tels que celui de « Madioen » à Batavia, fondée en 1848, et celui de « *Utile et Dulci* » (Semarang). Les règlements montrent que ces sociétés fonctionnaient de la même manière qu'aux Pays-Bas, avec un directeur, un secrétaire et des réunions régulières (généralement une ou deux fois par an) pour déterminer quels livres seraient achetés. Ils comptaient en général entre 15 et 25 membres. La dimension de sociabilité et l'ambiance conviviale semblent avoir été des éléments importants, bien qu'il ait parfois été difficile d'organiser des réunions régulières en raison des distances. Les livres et les journaux circulaient dans les sociétés de lecture et étaient revendus après un certain temps. Les bénéfices de ces ventes étaient utilisés pour financer de nouveaux achats, comme le montrent les publicités parues dans les journaux. Les sociétés soutenaient souvent des œuvres de charité avec les fonds récoltés ou faisaient don de leurs livres à des bibliothèques d'hôpitaux. Pour les grands lecteurs, les sociétés de lecture représentaient une excellente solution. Le montant payé était d'environ 2,50 florins par mois, avec quelques fluctuations à la hausse ou à la baisse[15]. Ce montant tendit à augmenter au début du XX^e^ siècle, où il s'éleva à 5 florins par mois. Les « lecteurs tardifs », qui lisaient les livres déjà usés par de précédents emprunteurs, ne payaient que moitié prix. Le nombre de livres en circulation variait selon les sociétés. Par exemple, au sein de la société « Matraman », le temps de lecture était de sept jours, ce qui permettait à un membre de lire quatre livres par mois grâce à son abonnement. Un concept courant était celui de la « boîte à lecture » (en néerlandais « *leestrommel* »), qui fonctionnait en réalité comme une société de lecture, et est donc présenté ici sous cette dénomination. Une boîte à lecture était une caisse ou une valise contenant une sélection de livres, qui circulait de maison en maison, et à laquelle on pouvait s'abonner. Pour un montant comparable à celui d'une société de lecture, les membres recevaient des livres. L'organisation était gérée par un libraire et, contrairement aux sociétés de lecture, elle ne comportait ni directeur, ni statut, ni nom prestigieux[16].

[14] Olf Praamstra, « Het leesgezelschap Verpoozing », dans Wim van Anrooij, Paul Hoftijzer, *Lezen in de lage landen. Studies over tien eeuwen leescultuur*, Hilversum, Verloren, 2017, p. 67-75.

[15] *Harsojo*, 29-09-1909.

[16] Voir le chapitre « Lire » dans L. Kuitert, *Met een drukpers de oceaan over…*, *op. cit.*, p. 78-99.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

Il a probablement existé de nombreuses sociétés de lecture aux Indes néerlandaises, et même si nombreuses qu'aux dires d'un contemporain, « les ventes de livres en souffraient »[17]. Grâce aux journaux numérisés, ainsi qu'aux listes d'abonnés figurant parfois à la fin des publications du XIXe siècle, il est possible de documenter l'existence d'un grand nombre de ces sociétés aux Indes néerlandaises, à savoir 267, entre 1850 et 1920[18]. Certaines n'ont fonctionné que brièvement, de sorte qu'il est difficile de mesurer exactement combien on en comptait pour 8 500 habitants, mais il semble qu'il y en ait eu plus que le nombre indiqué ci-dessus, si l'on se fonde sur la population d'origine européenne. Il existait donc proportionnellement plus de sociétés de lecture au sein de la colonie qu'aux Pays-Bas.

Il faut garder à l'esprit que les sources dont nous disposons sont d'origine européenne. Il est possible qu'il y ait eu, dès le début, des sociétés de lecture composées à 100 % d'Indonésiens, mais je n'ai trouvé aucune trace de telles sociétés. Les sources montrent qu'il s'agissait principalement d'une commodité destinée à la population européenne, comme en témoignent les articles de journaux, les publicités et les livres proposés à la lecture. L'adhésion à une société était même considérée par la population européenne comme un élément essentiel de son train de vie. Lorsque, par exemple, on se plaignait dans les journaux du coût de la vie, les frais d'adhésion aux sociétés de lecture figuraient parmi les dépenses les plus indispensables. Lire à cette époque, pourrait-on dire, était comparable à un abonnement à Internet aujourd'hui. Ce n'est qu'au cours du XXe siècle que des sociétés de lecture ont vu le jour pour les lecteurs non européens, notamment pour la population chinoise de la colonie, qui a disposé de sociétés appelées « Soo Pao Sia ». Pour les Indonésiens, il y avait notamment « Charivari », fondé en 1894, et « Panti Harsojo » à Surabaya, après 1900[19].

BIBLIOTHÈQUES INSTITUTIONNELLES

La bibliothèque publique telle que nous la connaissons aujourd'hui n'apparaît pas avant le XIXe siècle aux Indes néerlandaises, mais elle est précédée d'un certain nombre d'initiatives privées. Dès 1643, une petite bibliothèque

[17] Selon F. de Haan, *Oud-Batavia. Gedenkboek uitgegeven door het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen naar aanleiding van het driehonderdjarig bestaan der stad in 1919. Deel II*, Batavia, G. Kolff & Co., 1922-1923, p. 137.

[18] Les journaux numérisés se retrouvent sur le site www.delpher.nl et la liste des sociétés dans l'annexe du L. Kuitert, *Met een drukpers de oceaan over…, op. cit.*, p. 314-320.

[19] Panti Harsojo était une société javanaise, avec un club de lecture. *Cf. De Locomotief*, 22 octobre 1908. La société a plus tard été rattachée au mouvement politique Sarekat Islam.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

religieuse aurait été mise en place à Batavia, avant de disparaître rapidement. En 1778, une nouvelle bibliothèque fut ouverte à Batavia, celle de la Société des arts et des sciences de Batavia (*Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen*), qui se consacrait à l'étude de la nature, des arts et des sciences. En 1843, cette bibliothèque comptait déjà 1 155 livres et la société possédait également une presse à imprimer. La bibliothèque s'agrandit au fil des années, devenant la base de l'actuelle bibliothèque nationale (Perpustakaan Nasional Indonesia), ouverte en 1980 à Jakarta.

Dans la société *De Harmonie*, destinée aux Néerlandais coloniaux de Batavia, une petite salle de lecture était ouverte depuis 1820. On y trouvait deux journaux néerlandais, un français, un de Singapour et trois magazines néerlandais[20]. Des informations éparses font état d'autres sociétés et clubs ayant possédé des bibliothèques, comme « la bibliothèque en expansion de l'association littéraire » de Surakarta, qui avait pour devise « L'autel de l'art luit en toute tranquillité sous les palmiers »[21]. D'autres bibliothèques furent créées plus tard. L'aperçu historique très partiel publié en 1941 dans le *Nieuwsblad voor den Boekhandel in Ned. Oost Indië* (*Le Journal de la librairie des Indes orientales néerlandaises*) ne correspond pas à ce que j'ai pu moi-même retrouver dans des sources numérisées près de quatre-vingts ans plus tard, qui permettent de recenser beaucoup plus de bibliothèques. Il existe également un angle mort dans l'histoire des bibliothèques en ce qui concerne les missions[22]. Les postes missionnaires et leurs écoles étaient souvent dotés de bibliothèques, généralement attachées à une école missionnaire. L'orphelinat de Parapattan, fondé par le missionnaire William Medhurst, possédait ainsi une bibliothèque pour enfants, l'un des orphelins faisant office de bibliothécaire[23]. Les églises avaient parfois ouvert des bibliothèques, comme celle de l'église protestante de Semarang dans les années 1890, où l'on trouvait « des œuvres en néerlandais, en français, en allemand et en anglais des meilleurs écrivains littéraires »[24]. À Batavia, il y avait une bibliothèque catholique (1909) ainsi qu'une bibliothèque théosophique (1917).

Des équipements de lecture spécifiques étaient enfin conçus pour des groupes particuliers, comme les malades et les prisonniers. Ruleman Voget,

[20] F. De Haan, *Oud-Batavia…, op. cit.*, p. 177.
[21] En néerlandais : « Het altaar van de kunst brandt veilig onder palmen. »
[22] Voir par exemple L. Sulistyo-Basuki, « The Rise and Growth of Libraries in Pre-War Indonesia », *Library History*, 14, nº 1, 1998, p. 55-64.
[23] Selon *Algemeen Verslag van de Staat van het Schoolwezen*, 1856.
[24] *De Locomotief*, 29 janvier 1891.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

missionnaire doté d'une collection de livres, écrit ainsi à l'éditeur néerlandais Sijthoff qu'il écoulait une partie des livres invendus en fournissant de la lecture dans les prisons[25].

LES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES ET LEUR RÔLE DANS LA COLONIE

Au XIX^e^ siècle, les bibliothèques populaires jouèrent un rôle important dans la diffusion des livres et dans la promotion de la lecture auprès d'un public plus large, notamment dans les colonies. Ce fut le cas, par exemple, des bibliothèques de la Société pour le bien-être général des Indes orientales (*Maatschappij tot Nut van 't Algemeen in Oost-Indië*), une organisation qui se consacrait à la fourniture de livres pour les milieux populaires. Cette initiative découlait d'un projet similaire lancé aux Pays-Bas et fut rendue possible grâce à des dons, tant dans la colonie qu'en métropole.

En 1854, cette société ouvrit une première bibliothèque à Batavia, avec 750 livres en néerlandais et 200 en français[26]. Le nombre de lecteurs était relativement faible (environ 70), mais ceux-ci empruntaient en moyenne sept livres par mois, ce qui indique une communauté de lecteurs passionnés. La bibliothèque s'adressait principalement aux Européens et Indo-Européens, mais aussi à d'autres groupes comme les militaires et les lycéens. Le coût de l'emprunt était relativement bas, environ 1 florin par mois, et les livres étaient envoyés directement aux membres, ce qui met en évidence le côté pratique de ces bibliothèques[27]. Le fait que des livres aient été lus en français est moins exceptionnel qu'il n'y paraît. Il existait aux Pays-Bas une culture florissante de lecture en langue française, liée au fait que le français était encore parlé chez les élites sociales et que de nombreux mots français, du moins, étaient utilisés. Cette tradition fut importée dans la colonie.

Les bibliothèques populaires étaient donc un moyen important d'accès aux livres pour les gens des colonies, sans qu'il existe nécessairement une salle de lecture. Cela était également dû aux conditions climatiques défavorables qui rendaient les salles de lecture peu pratiques et favorisaient plutôt le prêt et la lecture à domicile.

---

25 Université de Leyde, archives de Sijthoff, lettre de Ruleman Voget à A.W. Sijthoff, 12 septembre 1868.

26 *Tijdschrift voor Nederlandsch-Indië*, 16, 1854, p. 74.

27 *De Locomotief*, 7 avril 1869 ; *Bataviaasch Nieuwsblad*, 29 septembre 1909.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

BIBLIOTHÈQUES DE LECTURE COMMERCIALES

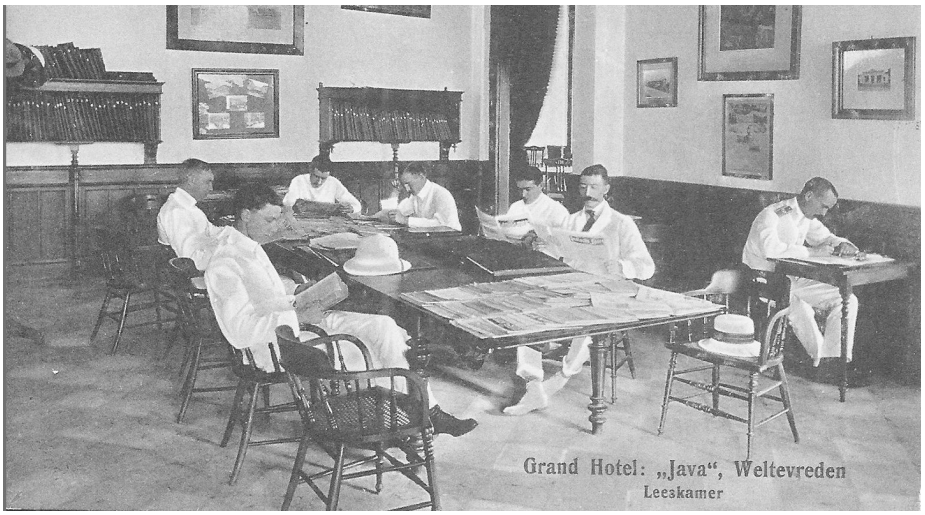


Figure 1. Salle de lecture dans l'hôtel colonial « Java »
à Batavia (Weltevreden). Carte postale.

Les « bibliothèques de lecture » (*leesbibliotheken*) étaient d'un autre ordre. Il s'agissait d'installations commerciales sans propos idéologique[28]. Elles existaient aussi aux Pays-Bas : elles étaient gérées par les librairies locales, qui, au lieu de seulement vendre des livres, en louaient aussi certains. Le principal surintendant de l'Imprimerie de l'État à Batavia, H. L. E. Chun, en ouvrit une dès l'ouverture de la librairie de cette entreprise. Le 1er juin 1835 fut lancée sa bibliothèque de lecture, qui n'était pas liée à l'Imprimerie d'État – elle pourrait bien avoir été la première bibliothèque commerciale de la colonie. Elle était située à Goenoeng Sahari, à Batavia, dans une maison privée, probablement celle de Chun lui-même[29]. Les catalogues décrivant son offre étaient disponibles gratuitement à l'Imprimerie de l'État. Les bibliothèques de lecture commerciales comme celle-ci bénéficiaient grandement des ventes aux enchères de livres, où elles pouvaient compléter leur assortiment à bas prix et aussi se débarrasser de leur surplus. Les catalogues de ventes aux enchères font précisément apparaître le nom d'autres bibliothèques de lecture, ce qui nous permet d'enrichir le panorama. À Batavia, J. H. C. Munder possédait

[28] L. Kuitert, « Between "decency" and business. Libraries in the Netherlands during the Second World War », dans *Verboten, beschlagnahmt, geraubt. NS-Bibliothekspolitik und -praxis in Europa = Banned, Confiscated, Looted. Nazi Library Policy and Practice in Europe*, éd. Claude D. Conter et Jean-Marie Reding, *Bibliothek und Wissenschaft*, 2023-2024, 56, p. 167-183.

[29] *Javasche Courant*, 21 novembre 1835.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

une bibliothèque de lecture pour laquelle un catalogue (de 69 pages!) était disponible en 1843. Deux bibliothèques de lecture distinctes étaient situées à Surabaya, sous les noms de R. H. Reyneke et P. C. De Jager – elles figuraient dans le « Guide d'adresses pour entreprises » (*Handboek voor de cultuur- en handelsondernemingen*, 1888). À Makassar, dans les années 1860, il existait une bibliothèque de lecture gérée par K. Sutherland. Celui-ci informa par lettre l'éditeur Sijthoff qu'il avait opté pour la bibliothèque de lecture car ses tentatives pour créer une société de lecture avaient échoué. Il y avait déjà deux sociétés de lecture à Makassar, ce qui montre qu'elles étaient vraiment très populaires. Sutherland, qui avait acheté la bibliothèque de lecture du libraire Eekhout, avait l'intention de prêter principalement des romans.

Il arrivait parfois que de grandes maisons d'édition, qui possédaient une librairie, aient également une bibliothèque de lecture, comme celle de Lange & C°, dans les années 1860, qui disposait d'un catalogue d'environ 80 pages. Dans l'annuaire de 1904, on trouve aussi quelques bibliothèques commerciales à Surakarta et à Ambarawa[30].

Les catalogues présentant l'offre de livres étaient parfois envoyés avec le journal, mais je n'ai pu malheureusement en retrouver un seul. À partir des publicités, on peut toutefois se faire une idée du contenu de ces catalogues. En général, on y trouvait beaucoup de romans néerlandais traitant de sujets étrangers à la colonie, comme des fêtes populaires hollandaises ou des romans historiques mettant en scène des chevaliers et des châteaux. Un document laissé par un gestionnaire de bibliothèque de lecture mentionne les auteurs suivants : Montaigne, Voltaire, Racine, Balzac, Paul de Kock, Shakespeare, Byron, Walter Scott, en plus de livres et de magazines néerlandais, ainsi que d'ouvrages pratiques[31] – liste qui apparaît intellectuellement flatteuse. On ne sait pas précisément à qui les livres étaient fournis.

Parmi les bibliothèques de lecture commerciales, la bibliothèque de prêt de manuscrits se démarque. Celle-ci était, en effet, spécifiquement destinée à la population locale. Un rapport de 1869 mentionne un Indonésien « qui avait réussi à se procurer quelques manuscrits et voyageait avec. Il lisait les manuscrits dans les villages ou les prêtait contre rémunération de quelques sous. Cela lui permettait de gagner sa vie. »[32] Il s'agissait donc d'une entreprise commerciale existant dès le XIX^e^ siècle. Dans les milieux de la population indonésienne où l'on lisait aussi les langues locales, on trouvait davantage de ces bibliothèques

[30] *Nieuw Adresboek van geheel Nederlandsch-Indië*, Batavia, Landsdrukkerij, 1904, p. 71.

[31] R. S. Tjaden Modderman, « Levensbericht van Daniël Hartevelt », *Levensberichten der afgestorven medeleden van de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leiden. Bijlage tot de Handelingen van 1896-1897*, Leyde, Brill, 1897, p. 76.

[32] *Rapport van de commissie tot onderzoek naar den toestand van het Inlandsch onderwijs op Java*, Arnhem Thieme, 1869, p. 10.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

de prêt de manuscrits. En effet, les manuscrits étaient rares – on estime qu'il n'y avait dans l'archipel que 10 000 manuscrits différents en langues locales en circulation. Il était donc logique de les prêter. Dans le procès-verbal de la société de Batavia du 19 septembre 1865, il est indiqué qu'un certain J. P. de Bordes avait acheté trois manuscrits « d'un établissement de lecture local à Samarang »[33]. Les manuscrits peuvent être identifiés comme faisant partie des collections de la bibliothèque grâce à des indications destinées aux utilisateurs et à des renseignements sur l'ensemble des manuscrits proposés. On y relevait en effet des mises en garde telles que : « ne pas lire pendant la mastication de sirih [tabac à chiquer], en raison des taches », et « ne pas s'asseoir trop près de la lampe à huile pendant la lecture », ou encore la préconisation de lire les manuscrits entièrement et non partiellement, afin que seule la première moitié ne soit pas abîmée et que le copiste n'ait pas à réécrire des pages non lues – signe qu'il s'agissait bien là de matériel bibliothécaire[34]. Au fil du temps, les manuscrits devenaient manifestement sales. Ils étaient donc très lus. On sait même quel était le coût du prêt par jour : environ 10 à 15 centimes[35]. Une personne empruntant des livres était appelée *njonjah sawang*. Le prêt payant des manuscrits était souvent pratiqué par des familles. À Batavia, la famille Fadli aurait possédé une bibliothèque d'environ 75 manuscrits. Les bibliothèques de prêt de manuscrits étaient également gérées par des Chinois, qui connaissaient probablement cette pratique dans leur propre culture. Cette pratique de diffusion, de prêt et de transcription de textes manuscrits fut courante tout au long du XIX^e^ siècle. Un texte manuscrit fut particulièrement emprunté : il concerne Dipa Negara (Diponegoro), le chef des habitants de Java lors de la rébellion contre le régime colonial, appelée « guerre de Java », qui dura de 1825 à 1830. Ce texte « était si largement lu dans les régions de Semarang qu'il était difficile de le trouver même pour une courte période, pour en faire une copie complète ou partielle »[36].

BIBLIOTHÈQUES POUR LES MILITAIRES

Les militaires sont une catégorie de lecteurs qui se distingue par son appétit de lecture, c'est pourquoi elle est présentée séparément ici. Les militaires formaient un groupe important d'Européens dans la colonie. Le terme d'Européens est

[33] Information sur l'entrepreneur Bagus Sarodin dans T. E. Behrend, « Manuscript production in nineteenth century Java, codicology and the writing of Javanese literary history », *Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde (Manuscripts of Indonesia)*, 149, n° 3, 1993, p. 407-437.

[34] Jan van der Putten, « On the edge of a tradition. Some prolegomena to paratexts in malay rental manuscripts », *Indonesia and the Malay World*, 45, n° 132, 2017, p. 194.

[35] T. E. Behrend, « Manuscript Production… », *art. cit.*, p. 432.

[36] G. K. Niemann, *Bijdragen tot de geschiedenis der verbreiding van het christendom, naar aanleiding van het werkje van S. E. Harthoorn*, Rotterdam, Wijt, 1864, p. 61.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

ici approprié, car il y avait beaucoup de non-Néerlandais, notamment des Allemands, parmi les conscrits. C'était pour eux une vie difficile, dans un pays lointain, loin de chez eux et loin du milieu chrétien. Aussi les militaires recevaient-ils à leur départ une petite bible de la part de la Société biblique néerlandaise (*Nederlandsch Bijbelgenootschap*). Parmi les 20 000 soldats partis pour la guerre de Java – évoquée plus haut (1825-1830) –, un grand nombre décéda avant la fin du service. Les maladies étaient insidieuses, bien que l'introduction de la quinine ait aidé à les combattre. Lorsque les militaires n'étaient pas en mission, ils demeuraient dans leur caserne, où « le concubinage de caserne » était devenu une habitude. Les militaires prenaient une femme indonésienne, et de cette relation naissaient parfois des enfants. Toute la famille vivait ainsi dans la caserne, dans une pièce séparée par un rideau. Il semblerait qu'ils avaient aussi du temps à consacrer à la lecture : différentes installations leur facilitaient en tout cas les choses. Lorsqu'il n'y avait pas de salle de lecture distincte, les militaires lisaient à la cantine. « La cantine doit être un foyer pour le soldat, et tout d'abord, le service doit être de qualité. On doit s'assurer qu'il y ait de bons rafraîchissements, moins de garçons bruyants, et une bonne bibliothèque de lecture. »[37] La bibliothèque du fort De Kock, une enclave sur Sumatra construite autour d'un fort militaire, était l'une des plus grandes. Cette bibliothèque servait aussi bien aux officiers qu'aux militaires de rang inférieur. Il était déjà courant aux Pays-Bas pour les officiers de s'aménager une bibliothèque. Dans la colonie, des bibliothèques similaires furent créées en 1849, et leur nombre augmenta rapidement ; en 1886, on en comptait déjà 31 dans les garnisons. Elles étaient financées par le gouvernement colonial, qui y allouait chaque année 10 000 florins sur le budget de la colonie[38]. À Malang se trouvait une Maison militaire, qui disposait également d'une bibliothèque, sans subvention dans ce cas[39].

En plus des bibliothèques, les militaires pouvaient également adhérer à des sociétés de lecture. Il existait plusieurs sociétés de lecture associées aux garnisons, comme le club de lecture « Concordia des militaires (subordonnés) de Willem I », destiné aux rangs inférieurs, la « Société de lecture de la VI^{e} brigade » et la « Société de lecture des officiers du 14^{e} bataillon d'infanterie Atjeh ». À Semarang, les livres destinés aux militaires étaient conditionnés dans une « boîte de lecture » et circulaient entre divers clubs de lecture dans les garnisons de la région. Cette boîte de lecture semble avoir été introduite en réaction au mécontentement suscité par les bibliothèques de garnison. En effet, les militaires n'étaient pas tous satisfaits de la bibliothèque de garnison.

37 *Bataviaasch Nieuwsblad*, 20 février 1886.

38 L. P. Sloos, *Gewapend met kennis. 500 jaar militaire boekcultuur in Nederland*, Nimègue, Vantilt, 2009, p. 359.

39 *Bataviaasch Nieuwsblad*, 29 septembre 1909.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

On y trouvait des livres français et néerlandais, environ mille titres, mais il s'agissait principalement de traités militaires. D'après l'opinion publique, les militaires préféraient lire les magazines illustrés placés dans leur cantine. Ils se plaignaient également que l'endroit était trop bruyant pour une lecture sereine et qu'il n'y ait pas de « salle de lecture » séparée dans la garnison. Avec la boîte de lecture, ils recevaient leurs lectures préférées directement dans leurs chambres.

Que les militaires aient été des lecteurs (relativement) assidus semble être confirmé par le rapport annuel de la bibliothèque populaire de Surabaya. Sur les cinquante lecteurs qui fréquentaient cette bibliothèque quotidiennement en 1886, dix-neuf étaient des militaires, soit environ 40 %[40]. Les militaires devaient probablement s'ennuyer, loin de chez eux, sans autre activité – ou difficilement accessible. Il est également possible qu'ils aient emporté des livres pour leurs femmes (souvent indonésiennes) et/ou pour leurs enfants. Cette soif de lecture est en tout cas remarquable, surtout à la lumière des théories selon lesquelles la lecture rend les individus plus sociaux et plus empathiques. Les témoignages concrets sont difficiles à trouver, mais il semble que l'importance des infrastructures au service de la lecture ait été plus qu'une simple rhétorique.

Chrik De Booij, qui sert en tant que marin dans la guerre d'Atjeh, écrivait en 1873 à ses parents :

> Mon principal passe-temps est la lecture. Je me suis abonné à une édition illustrée de Household Dickens aux Pays-Bas, dont je tire un immense plaisir, ainsi que de tous les livres que vous m'avez envoyés. Tout l'état-major profite de ma bibliothèque. [...] Nous vivons dans une prison flottante, ne touchons pas terre pendant des mois, ne voyons personne, n'entendons rien, alors de quoi parler, si ce n'est sans relâche de ce qui nous mécontente ?[41]

BIBLIOTHÈQUES CRÉÉES PAR LES FRANCS-MAÇONS

La bibliothèque populaire de Surabaya, où tant de militaires se sont rendus, fut fondée en 1879 par des francs-maçons. Elle commença modestement, dans la maison du bibliothécaire, avec seulement huit lecteurs. Deux autres établissements ouvrirent, et au cours de cette première année, plus de trente lecteurs furent inscrits à Surabaya. Un an plus tard, ce nombre avait presque atteint 350. Cette bibliothèque était ouverte chaque dimanche et environ 125 livres y étaient prêtés[42]. Les loges maçonniques établirent davantage de bibliothèques. La première fut fondée en 1864, par une loge active,

[40] *Soerabaiaasch Handelsblad*, 17 janvier 1887.

[41] Lettre du 22 août 1873, conservée dans les archives de la famille De Booij (http://ego-project.nl/wp-content/uploads/2015/04/Archief-de-Booij-deel-1.pdf).

[42] *Maçonniek Weekblad ; uitgaaf voor broeders*, 35, n° 19, 1886, 10 mai 1886.

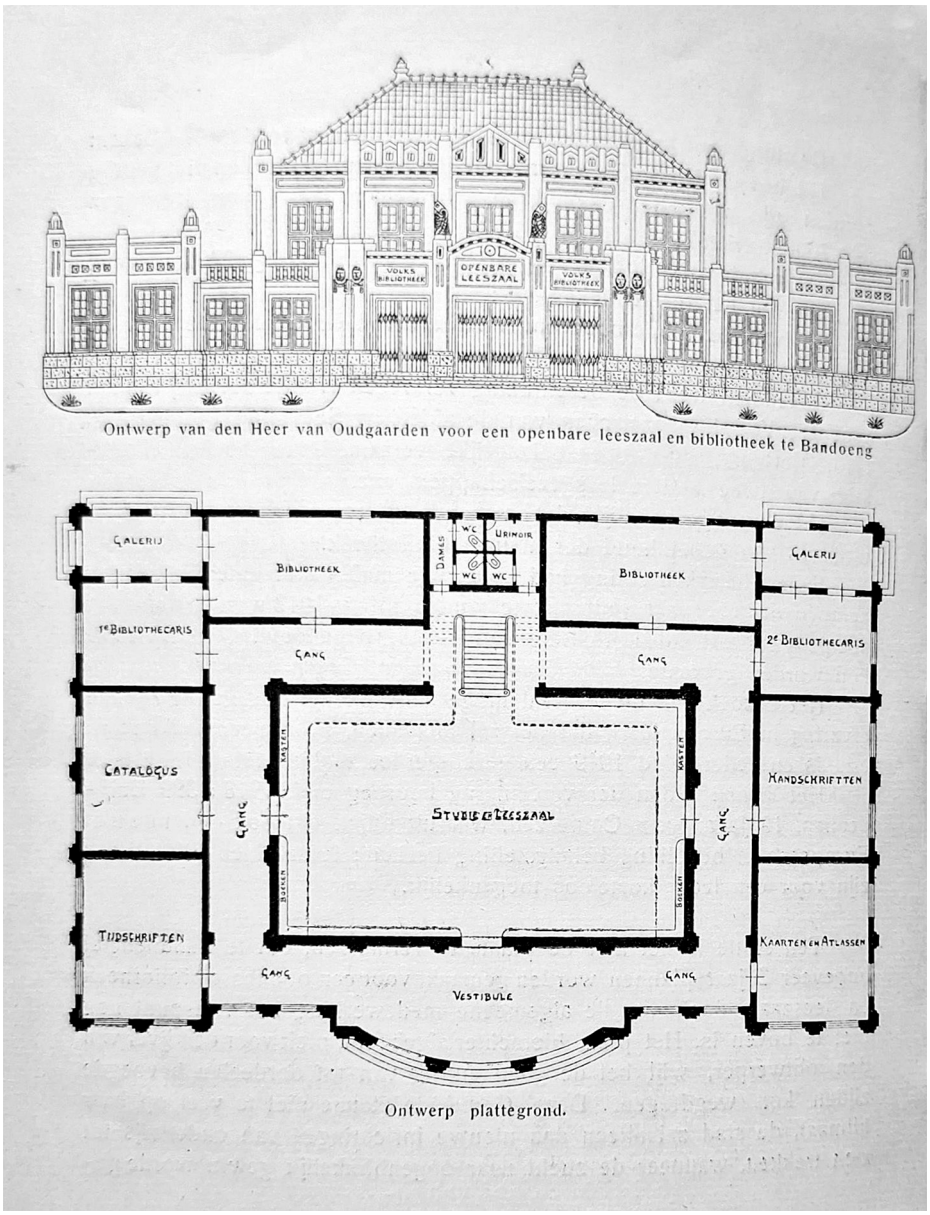
PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

appelée « L'Étoile de l'Orient » (*De Ster van het Oosten*), à Batavia. Elle devint une grande bibliothèque, avec 15 000 livres, qui porta finalement le nom de « Bibliothèque de lecture de Batavia et salle de lecture publique » (*Bataviasche leesbibliotheek en openbare leeszaal*). On n'y trouvait aucun livre en langue locale. On connaît l'existence d'au moins six autres bibliothèques populaires fondées par les francs-maçons. La loge « La Constante et Fidèle » ouvrit une bibliothèque populaire à Semarang en 1873, avec l'objectif de prêter des livres, « en général des œuvres qui combattent la superstition et favorisent le développement de l'esprit et du cœur »[43]. Cette bibliothèque, qui reçut le nom de *De Verlichting* (« Les Lumières »), était initialement gratuite[44]. En 1876, les francs-maçons ouvrirent une bibliothèque à Probolinggo. D'après les indications des rapports annuels, on entendait par « peuple » non pas la population locale, qui ne maîtrisait généralement pas le néerlandais, mais plutôt les Indo-Européens : « Les Indo-Européens, c'est ce que l'on entend sous le terme de "peuple" en Indonésie. »[45] Les Indonésiens ne fréquentaient pas ces bibliothèques populaires au XIX^e^ siècle. Les autochtones pouvaient parfois devenir membres, mais comme il n'y avait pas de livres dans les langues locales, le groupe cible restait limité.

Het inwendige van de openbare leeszaal en bibliotheek te Weltevreden.

[43] *De Locomotief*, 30 septembre 1873.
[44] *De Locomotief*, 25 juin 1875. Plus tard au prix d'1 florin, et à partir de 1897 à 50 centimes.
[45] *Bataviaasch Nieuwsblad*, 29 septembre 1909.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.



Figures 2a et b. Salle de lecture, style colonial, de la bibliothèque publique de Weltevreden (Batavia), et plan pour une bibliothèque publique à Bandung. Source : L. F. van Gent, *Een weg tot volksontwikkeling. Openbare leeszalen en bibliotheken. Commissie voor de Volkslectuur* [s. l., *ca* 1920].

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

Dans de nombreux pays européens, au XIX^e^ siècle, on réfléchit à la mise en place d'une structure publique et ouverte, destinée à fournir des informations et de la lecture de qualité à la population. C'était également le cas aux Pays-Bas, où les premières bibliothèques publiques ouvrirent dans les années 1890. Dans la colonie, celles-ci finirent également par voir le jour. En 1914, la première bibliothèque publique des Indes néerlandaises fut ouverte à Malang[46]. La même année, une autre bibliothèque fut inaugurée à Weltevreden, le quartier chic de Batavia. Plus tard, une autre encore vit le jour à Semarang. Si on prête attention aux bâtiments et aux intérieurs, on ne peut que constater que ces établissements étaient des lieux luxueux, aménagés en style colonial. Si l'assortiment était en langues européennes, la clientèle devait donc aussi être européenne ou provenir de l'aristocratie indonésienne. Pour les gens ordinaires, il existait en revanche des « bibliothèques populaires ». Comme aux Pays-Bas, une « Association pour la promotion des bibliothèques » (*Vereeniging ter bevordering van het bibliotheekwezen*) fut créée en 1916, afin de superviser les bibliothèques publiques[47].

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES DE BALAI POESTAKA

Figure 3. L'autobus de *Balai Poestaka* avec une bibliothèque mobile, *ca* 1930. Collection Wereldmuseum.

[46] L. F. van Gent, *Een weg tot volksontwikkeling. Openbare leeszalen en bibliotheken*, Commissie voor de Volkslectuur, [s. l., *ca* 1920], p. 50.

[47] *Regerings-almanak voor Nederlandsch-Indië*, 1919, deel 1, p. 285-286.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

Les informations sur les bibliothèques précitées montrent qu'elles n'étaient pas destinées à la population locale. Les arguments en faveur de ce constat sont la langue des livres proposés et, parfois, la mention explicite : « pas pour les indigènes ». Les coûts étaient également souvent trop élevés. La seule subvention gouvernementale pour les bibliothèques qui existait vers 1900, revenait à la bibliothèque du département de l'Agriculture, qui recevait environ 40 000 florins par an[48]. Cela était sans doute dû à l'importance des plantations pour l'économie néerlandaise.

Un nouveau type de bibliothèque vit le jour dans les années 1910-1920, avec la création du « Bureau de la lecture populaire » (*Kantoor voor de Volkslectuur*). Grâce à cette organisation, on pouvait emprunter un livre pour un centime. Ici, une véritable subvention gouvernementale était appliquée. Cette nouvelle initiative commença avec la création d'une commission en 1908 qui devait réfléchir à la « lecture populaire ». Pour soutenir la nouvelle politique éthique mentionnée plus haut, des efforts étaient déployés pour alphabétiser de grands groupes d'Indonésiens, l'objectif étant de garder le contrôle sur l'approvisionnement en littérature (coloniale). La commission proposa d'éditer les livres elle-même, ce qui conduisit à la création d'une maison d'édition. Cette maison publiait des ouvrages en malais, javanais ou soundanais, écrits par des Indonésiens, parfois des adaptations d'histoires européennes. L'idée n'était toujours pas que les Indonésiens apprennent le néerlandais. Le directeur de la maison d'édition était néerlandais, mais la rédaction était principalement composée d'Indonésiens qui révisaient et rédigeaient parfois les livres. La maison d'édition publiait également des magazines populaires en malais, et tout était vendu à des prix très bas. Un grand succès fut l'almanach populaire malais (*Maleische Volksalmanak)*, dont 60 000 à 80 000 exemplaires furent vendus[49]. Cela semble peut-être peu pour une population comptant des millions d'individus, mais, si on le rapporte au taux d'alphabétisation, ce chiffre était relativement élevé.

Pour maintenir la confiance dans le système, le nom du bureau fut modifié en 1917 pour devenir, en indonésien, « *Balai Poestaka* », ce qui signifie « Maison des livres »[50]. Les livres étaient disponibles *via* les bibliothèques populaires, qui étaient associées aux écoles indigènes (à Java et Madura), autrement dit aux écoles pour enfants indonésiens. Il s'agissait généralement de quelques étagères et non d'une bibliothèque complète. Les 103 bibliothèques militaires et les 25 bibliothèques navales créées par le bureau, recensées en 1917,

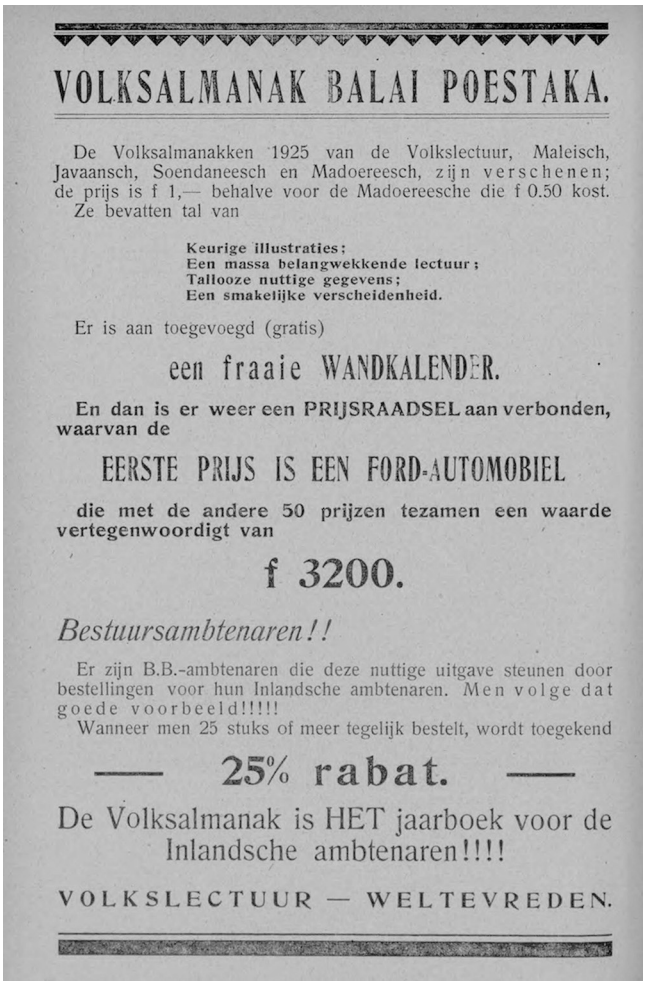
48 *Bataviaasch Nieuwsblad*, 29 septembre 1909.

49 C. SPAT dans *Koloniaal Tijdschrift*, 18, 1929.

50 L. Kuitert, « *Balai Pustaka* and the Politics of Knowledge », *Lembaran Sejarah*, 17, nº 1, 2021, p. 2-17. Sur l'institut en général : Doris Jedamski, *Die Institution Literatur und der Prozeß ihrer Kolonisation. Entstehung, Entwicklung und Arbeitsweise des Kantoor voor de Volkslectuur/Balai Poestaka in Niederländisch-Indien zu Beginn dieses Jahrhunderts*, Münster – Hambourg, LIT Verlag, 1992.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

étaient tout aussi remarquables. De plus, le nombre de bibliothèques pour la « police armée » aux Indes néerlandaises était impressionnant. En 1917, il n'en existait pas moins de 330, bien qu'il soit difficile de déterminer s'il s'agissait de véritables bibliothèques ou simplement de quelques étagères de livres. Il y avait également des « bibliothèques échangeables » – c'est-à-dire des boîtes de lecture ambulantes. Enfin, on recensait un petit nombre de « bibliothèques néerlandaises » liées aux écoles indo-néerlandaises. Celles-ci étaient fréquentées par des élèves d'origine indonésienne, destinés à une future carrière dans la fonction publique, qui recevaient un enseignement en néerlandais.



VOLKSALMANAK BALAI POESTAKA.

De Volksalmanakken 1925 van de Volkslectuur, Maleisch, Javaansch, Soendaneesch en Madoereesch, zijn verschenen; de prijs is f 1,— behalve voor de Madoereesche die f 0.50 kost. Ze bevatten tal van

Keurige illustraties;
Een massa belangwekkende lectuur;
Tallooze nuttige gegevens;
Een smakelijke verscheidenheid.

Er is aan toegevoegd (gratis)

een fraaie WANDKALENDER.

En dan is er weer een PRIJSRAADSEL aan verbonden, waarvan de

EERSTE PRIJS IS EEN FORD-AUTOMOBIEL

die met de andere 50 prijzen tezamen een waarde vertegenwoordigt van

f 3200.

Bestuursambtenaren!!

Er zijn B.B.-ambtenaren die deze nuttige uitgave steunen door bestellingen voor hun Inlandsche ambtenaren. Men volge dat goede voorbeeld!!!!!

Wanneer men 25 stuks of meer tegelijk bestelt, wordt toegekend

— 25% rabat. —

De Volksalmanak is HET jaarboek voor de Inlandsche ambtenaren!!!!

VOLKSLECTUUR — WELTEVREDEN.

Figure 4. Annonce de *Balai Poestaka*, dans *Overzicht van de Inlandsche en Maleisisch-Chineesche pers*, 1924, nº 39 (8 janvier 1924). La publicité indique que les fonctionnaires peuvent commander l'almanach populaire pour les membres de leur personnel local. Un concours associé à l'almanach permet de gagner une voiture Ford.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

Dans ces bibliothèques se trouvaient des livres en néerlandais, souvent d'auteurs néerlandais. L'idée était que ces élèves seraient éduqués à la manière néerlandaise, comme le rapporte un article de presse qui, de manière condescendante, déclarait : « Cela ne pourra être consulté que dans un avenir lointain, et seulement par les indigènes les plus développés. »[51] Un autre journal ajoutait :

> Cette bibliothèque m'a donné l'impression d'un dandy autochtone, armé de sa canne, vêtu d'un col haut, de manchettes et de chaussures brunes à larges nœuds, se traînant sur Noordwijk et Rijswijk [quartiers néerlandais de Batavia][52].

Les Néerlandais coloniaux ne pouvaient tout simplement pas imaginer que les Indonésiens étaient en train de s'élever intellectuellement. Cela était pourtant bien le cas. Dans les bibliothèques populaires, parmi les ouvrages en langues locales, il y avait notamment de la littérature professionnelle concernant divers métiers. Mais aussi des écrits sur l'histoire javanaise, ainsi que des « histoires de *wayang* » et des « *dongengs* », ou légendes. De manière surprenante, le livre très néerlandais *Dik Trom*, mettant en scène un garçon de la campagne qui fait toutes sortes de bêtises, eut beaucoup de succès[53].

Balai Poestaka était financé par de l'argent en provenance des Pays-Bas, et devait rendre compte de ses résultats. On conserve donc des rapports annuels faisant état de chiffres impressionnants sur le nombre de bibliothèques et d'emprunts. Ces chiffres doivent toutefois être interprétés avec prudence : ils visaient en effet à satisfaire les bailleurs de fonds de l'autre côté de l'océan. Ces rapports constituent néanmoins une belle source d'informations, même si tous ne sont pas conservés. En 1925, on comptait, si l'on inclut les bibliothèques militaires et d'autres variantes, 2 289 bibliothèques populaires à Java et Madura, et également 383 bibliothèques privées, bibliothèques de fondations et bibliothèques publiques. Nous pouvons donc affirmer que le système des bibliothèques était désormais en bonne voie de développement. En 1925, on enregistra environ 200 000 emprunts. Cette même année, 800 titres différents étaient déjà disponibles. Le plus populaire était probablement le roman *Siti Nurbaya*, une histoire d'amour. Le livre *Sedjarah tanah Djawa*, traitant de l'histoire de Java et écrit par W. Fruin-Mees, avait également du succès, tout comme les ouvrages abordant la lutte contre l'opium, la morale du mariage, les maladies vénériennes, de même que les almanachs informatifs et les magazines[54].

---

51 *De Locomotief*, 28 février 1917. Le journal signale des auteurs comme A. L. G. Bosboom-Toussaint, Louis Couperus, Multatuli.

52 *Bataviaasch Nieuwsblad*, 04 février 1918.

53 C. J. Kieviet, *Uit het leven van Dik Trom*, Valkhoff & C°, 1891.

54 *Resultaten van de Volkslectuur in het jaar*, 1926, p. 54.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

Dans les cercles coloniaux néerlandais, on n'était pas totalement rassuré. Bien que le choix de lecture ait pu être quelque peu régulé, il était difficile de contrôler les esprits des lecteurs indonésiens. D'une part, il existait une forte demande dans les bibliothèques pour d'anciens textes historiques issus de la « culture indigène », qui semblaient inoffensifs pour certains, mais étaient remplis de superstitions et ouvraient une fenêtre sur un passé indonésien dans lequel les Néerlandais n'apparaissaient pas. D'autre part, il y avait aussi une demande pour des ouvrages occidentaux. Certains d'entre eux pourraient servir au développement de la population, « bien que dans de nombreux cas, une agitation spirituelle et une confusion, comme dans toutes les périodes de transition, soient des phénomènes inévitables »[55].

À cent ans de distance, les chercheurs n'ont pas davantage accès aux mentalités des lecteurs d'autrefois. Si nous ne pouvons donc pas le dire avec certitude, il semble pourtant probable que la prise de conscience de soi croissante de la population indonésienne ait été stimulée par la lecture, l'ouverture d'esprit et l'ouverture à d'autres mondes. À partir de là, impossible de faire marche arrière : la dynamique était enclenchée. Le premier parti politique des Indonésiens, le *Partai Nasional Indonesia* (PNI), fut fondé en 1927. En 1945, l'Indonésie proclama son indépendance.

[55] *Encyclopedie van Nederlandsch-Indië*, I, *Aanvullingen en wijzigingen*, Leyde et La Haye, 1917-1939, p. 1944-1945.

PDF adressé à l'auteur(e) pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.